

de leurs travaux, et qu'il est si facile de se procurer le bienfait de l'instruction, nous serions inexcusables de ne pas consacrer au moins quelques heures pour célébrer des triomphes obtenus au prix de tant de sacrifices et de tant de sang répandu. En vain prétendrions-nous qu'obligés de nous créer un avenir nous ne pouvons trouver quelques instants pour nous appliquer à des études purement littéraires; sachons profiter du temps, ayons l'amour du travail, et nous serons encore de grandes choses. Pour ceux que Dieu a favorisés des dons de la fortune et de l'intelligence, qu'ils sachent en profiter, qu'ils prennent l'initiative et qu'ils se mettent à la tête du mouvement littéraire. En agissant ainsi, ils feront leur gloire et celle de leur pays, pourvu qu'ils puisent leurs inspirations aux sources où ils doivent les puiser. Ces sources nous les avons déjà indiquées: C'est notre origine, ce sont nos traditions, nos chroniques, notre histoire c'est la nature si belle du Canada.

Où, l'écrivain canadien doit remonter le cours des années, pour chercher la poésie, là où elle existe. Il doit lever le voile qui déroberait une mine inépuisable de littérature et tirer le rideau qui couvre le berceau de notre patrie. Alors il nous fera voir cet audacieux Navigateur de St. Malo abordant sur ces plages inconnues; il nous fera tour-à-tour entendre l'écho de la hache du colon retentissant sur les rives du St. Laurent, surprises de ce bruit et de cette activité inaccoutumées; la voix mâle et sonore du guerrier Iroquois excitant la rage et la vengeance de ses compatriotes, contre ces étrangers qui viennent les troubler dans leurs majestueuses retraites; les accents sombres et effrayants du prisonnier, faisant retentir le chant de mort dans la profondeur des forêts, et provoquant par ses sarcasmes, au milieu de tourments, dont la pensée seule fait frémir, la cruauté de ses bourreaux. Après nous avoir effrayés par le tableau de la barbarie du Sauvage ou de ses danses guerrières, qui étaient une image terrible des sentiments de vengeance qui bouillaient dans son cœur, il nous le fera voir fumant le calumet de la paix, assis dans sa cabane enfumée, passant plusieurs jours, plusieurs semaines même dans ce repos léthargique; puis partant soudain, les raquettes aux pieds, à la poursuite de l'origan et du chevreuil, bravant tous les dangers, toutes les fatigues, et faisant surgir, comme par enchantement, dans tous les lieux qu'il parcourt, des bourgades qu'ensevelit bientôt la neige. Quelques mots ensuite sur ses croyances, sur ses mœurs nous égayeront. On aimerait à entendre le récit des aventures extraordinaires des anciens voyageurs qui allaient sans cesse d'un bout du pays à l'autre, montant et descendant le cours de nos rivières, et variant la monotonie de leurs courses par des chants, dont ils improvisaient la musique, en variant leurs voix sonores au bruit de leurs avirons frappants l'eau en cadence. Ce sont ces chants que, sous le nom d'airs nationaux, l'on chante encore dans le palais du riche ou sous l'humble chaumière du laboureur, et qu'on ne peut entendre, sans sentir battre son cœur, soit qu'ils retentissent dans nos réjouissances de famille, ou aux grands jours de nos fêtes religieuses et patriotiques. Qu'on n'oublie pas de reproduire ces contes, ces légendes populaires qui se transmettent de génération en génération, au coin du feu, et qui peignent si bien nos mœurs et notre caractère. Ce sont comme autant de fontaines, d'où peuvent jaillir des flots de poésie; ce sont des fleurs destinées à embellir la route de celui qui parcourt l'histoire du Canada. Aussi avons-nous applaudi, de tout notre cœur, à l'heureuse pensée de ceux qui ont commencé à cueillir toutes ces fleurs, pour en faire un bouquet d'une fraîcheur sans pareille; qui ont détérré toutes ces reliques du passé pour les étaler dans une châsse digne d'un trésor si précieux. Vous comprenez que je veux parler des *Soirées Canadiennes* qui déjà nous ont fait passer de si belles soirées.

Mais il est un champ plus vaste, plus magnifique, et qui renferme en son sein des trésors que nous épuiserons difficilement, si surtout nous continuons de les fouler aux pieds avec tant d'indifférence, c'est notre histoire. En effet, quoi de plus propre à inspirer une muse religieuse et patriotique, que cette longue chaîne de dévouements sublimes, de dévouements surhumains, de malheurs sans fin! Quel spectacle, que celui de cette poignée de Français, abordant sur ces plages, l'épée dans une main et la croix dans l'autre, et donnant naissance à un peuple de héros et de martyrs, qui, pro-

tégé par la Providence, triomphe de tous les obstacles que lui suscitent la nature, le climat et des peuplades barbares; à un peuple qui, obligé de lutter pendant plus d'un siècle contre des forces dix fois plus considérables, défend le sol de sa patrie, pied à pied, succombe sous le nombre, et conserve sa nationalité, malgré les efforts désespérés de ses conquérants pour la lui arracher. Quoi de plus poétique que cette époque, où l'on ne voyait partout que des *forts protégés* par de paisibles murailles, où les collèges, les convents, étaient percés de meurtrières et les maisons barricadées; où le colon tenant la charrue d'une main et de l'autre un fusil, fécondait quelque fois de son sang le sillon qu'il traçait. Virgile, Messieurs, aurait été heureux de chanter les gloires de notre patrie; il n'aurait eu, en quelque sorte, qu'à raconter, tant tout est merveilleux dans notre histoire et au-dessus des plus belles fictions poétiques! Quels accents aurait-il trouvés pour célébrer les souvenirs que rappellent les noms des d'Iberville, des Daulac, des Hertel, des Sallabery et de tant d'autres. Que dire encore de ces saints Missionnaires qui, sans autre but que de gagner des âmes à Jésus-Christ, abandonnent tout, pour venir passer, au milieu de peuples grossiers et cruels, une vie misérable qu'ils terminèrent presque toujours dans les tourments les plus affreux.

Que l'écrivain Canadien n'oublie pas de donner à ses productions le cachet religieux. Qu'il ait sans cesse présents à la pensée ces beaux mots, *Religion* et *Patrie*, ces mots gravés autrefois en caractères bien plus durables dans les cœurs de nos pères, qu'ils ne le sont sur nos bannières. Oui, s'il est un pays, où la Religion et la poésie doivent se donner la main, c'est bien en Canada! et le jour que l'alliance de ces deux nobles filles du ciel sera brisée, la source la plus féconde de notre littérature aura tari, puisque c'est la foi et la piété qui ont enfanté, sur ce sol, tout ce qui fait notre orgueil et notre gloire.

Enfin, pour que notre littérature soit nationale, originale, il faut qu'elle soit l'expression fidèle des beautés naturelles de notre pays. Eh! Messieurs, je vous le demande, si le spectacle de la nature enfante les grandes pensées, les sentiments élevés, quelle empreinte de grandeur et de majesté, quelle couleur caractéristique ne donnera pas à ses œuvres, celui qui, doué d'une belle imagination, d'écrira le panorama enchanteur qui, d'un bout du pays à l'autre, se déroule aux yeux du voyageur! Ce ne sont pas des ruisseaux remplis de *Naiades* et de *Nymphes* se jouant dans les eaux limpides; ni des bocages fleuris peuplés de *Faunes* fôlâtrant ou dormant à l'ombre du feuillage qui ici doivent inspirer la muse du poète; c'est quelque chose de plus grand, de plus sublime, ce sont des lacs immenses, des forêts sans limite ou règne un silence mystérieux et dont l'aspect frappe l'âme et lui inspire l'idée de l'infini; des paysages variés, riches, grandioses et pittoresques, formés par nos nombreuses rivières, sillonnant notre pays en tout sens, et qui coulent, tantôt entre des rives fluviales, tantôt entre des rochers âpres et sauvages. Ce n'est pas le doux murmure d'un ruisseau coulant sur un lit rocailleux, qu'il doit nous faire entendre, ce sont les grondements formidables de nos cataractes gigantesques.

Mais ce qu'il doit décrire par dessus tout, c'est ce fleuve si poétique " que l'étranger voit avec un œil d'envie, comme le dit l'honorable G. E. Cartier, dans une de ses chansons, et que l'exilé Canadien pleure partout, parcequ'il ne le retrouve nulle part." Oui, c'est à toi, ô St. Laurent, que le jeune poète Canadien doit consacrer les accents de sa lyre naissante, soit qu'il remonte aux temps où tu ne réstais encore que l'épaisse chevelure des forêts sombres et immenses qui te bordaient, et où tu n'étais sillonné que par le canot d'écorce du sauvage, tantôt glissant sur la surface polie, tantôt suspendu à tes vagues écumeuses; soit qu'il te suive dans ta course majestueuse, au milieu des campagnes verdoyantes, où tu portes l'abondance et la fertilité, entre deux rives qui dans l'espace de 700 lieues présentent encore sans doute des scènes bien variées, de coups d'œil magnifiques, mais où j'aime par dessus tout à contempler le hameau Canadien et la Croix qui le domine. Oui, j'aime à voir le signe de la Rédemption se mirer dans tes flots limpides, car il me rappelle le jour, où pour la première fois une main chérie le planta sur tes bords solitaires. Tu devrais, il me semble, couler avec répugnance, le jour où le clocher qui s'élance